

BIBLIOTHÈQUE DES HAUTES SCIENCES

**LE GRAND LIVRE DE
LA NATURE
ou
L'APOCALYPSE
PHILOSOPHIQUE ET HERMÉTIQUE**

OUVRAGE CURIEUX

*dans lequel on traite de la Philosophie Occulte, de
l'intelligence des Hiéroglyphes des anciens, de la Société des
Frères de la Rose-Croix, de la transmutation des métaux, et de
la communication de l'homme avec des Êtres supérieurs et
intermédiaires entre lui et le Grand Architecte.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE P.:I.:
ET PUBLIÉ PAR D... DEPUIS 1 JUSQU'A L'AN
1790.

LIBRAIRIE DU MERVEILLEUX
P. DUJOLS & A. THOMAS
76, RUE DE RENNES
1910

CHAPITRE PREMIER

I. Je n'avais point joui du plus beau des sens depuis le moment de ma naissance ; il y avait pourtant trente-six ans que j'étais parmi des hommes, en comptant à leur manière ordinaire.

II. Quoique privé de la vue, j'étais assez tranquille, parce que je croyais qu'il fût de mon essence d'être tel. Je végétais parmi des milliers de plantes de mon espèce ; et malgré que je dusse ma vigueur à l'influence de certaines constellations, je ne me doutais pas de l'éclat de la voûte azurée.

III. Assis sous un palmier, je réfléchissais un jour sur les malheurs de l'espèce humaine. Pourquoi faut-il me disais-je, qu'un être aussi parfait que l'homme n'ait pas un sens de plus ? Il serait, ce me semble, bien heureux, s'il pouvait voir. Cette pensée m'agita vivement, et me fit sentir mon malheur pour la première fois de ma vie. Quelques larmes coulèrent de mes yeux. Elevant machinalement mes mains vers le Ciel, j'adressai la parole au Créateur...

IV. Une odeur suave se répand alors autour de moi ; je me tais pour en jouir. Le charme augmente, je suis autre qu'auparavant. Ce qui me surprit davantage, c'est que je n'étais plus sous le palmier. Mes mains cherchèrent en vain l'arbre qui me servait d'appui, et le gazon sur lequel je m'étais reposé ; je ne touchais, ni ne trouvais rien autour de moi. Où suis-je ?... Par quel être suis-je soutenu ?... Quoique je ne pusse m'instruire de ce qui m'arrivait, je n'étais aucunement inquiet sur mon sort.

V. J'ignore si je suis resté longtemps dans cet état ; comme homme, je ne savais point encore mesurer la durée du plaisir. Mes pieds touchèrent enfin la terre. Mes mains cherchèrent d'abord autour de moi pour savoir si j'avais été rapporté sous le palmier ; point d'arbre, point de gazon.

VI. Un bruit confus m'arrêta dans mes recherches ; il me parut entendre quelques ouvriers occupés à renverser des murailles, ou à pratiquer une ouverture dans un rocher. La crainte s'empara de moi parce qu'il semblait que les débris allaient m'écraser à chaque instant ; j'en entendais rouler autour de moi, et se briser les uns contre les autres. Comme je n'y voyais rien, et que j'ignorais dans quel endroit je me trouvais, il m'était bien difficile de me soustraire au péril qui me menaçait. Cette circonstance me fit sentir plus que jamais combien j'étais à plaindre d'être ; privé de la vue. Mes larmes coulèrent derechef sur mes afflictions ; j'implorai de nouveau mon Créateur.

VII. Quoique je fusse seul, je sentis une main se poser sur mon front. J'en fus bien épouvanté ; mais mes yeux virent pour la première fois de ma vie.

VIII. Dans tout autre temps, j'aurais sans doute été bien satisfait d'avoir un sens de plus. Mais combien j'eus à frémir, lorsque je me vis placé sur le bord d'un rocher au fond de la mer ; tandis que du côté opposé, des pierres énormes venaient à moi, et semblaient à chaque instant prêtes à m'entraîner avec elles au fond des eaux.

IX. Je ne savais si je devais, dans ce cas, savoir bon gré du présent qu'on venait de me faire. J'eus le malheur de faire quelques réflexions à ce sujet, l'on m'en punit.

X. Une pierre, détachée du vieux bâtiment placé au-dessus de moi, vint tomber à mes côtés. Un petit éclat me frappa au talon ; la douleur fut vive, et j'y portai la main. Mais, n'ayant pas su conserver l'équilibre dans ce mouvement trop précipité, cette situation fit vaciller mon corps déjà mal assuré, et je tombai dans le fond de la mer.

XI. La nature, cette mère sage et prévoyante, m'avait sans doute instruit sur l'art de parcourir adroitement les eaux ; sa leçon me fut utile dans cette circonstance. Quelque pressé que je fusse de prendre terre, je fis pourtant mes efforts pour ne point aborder près de la chute aux pierres. Je me mis à nager, et vins aboutir à un petit rempart qui empêchait aux eaux de pénétrer dans un jardin magnifique.

XII. Comme je faisais mes efforts pour traverser le mur et pénétrer dans le jardin, un petit enfant vint à moi, et me tendit la main pour m'aider à monter. Je n'osais profiter de son zèle, car je craignais de l'entraîner avec moi. Il vit mon embarras, sourit, et me tira du danger.

XIII. Dépouille tous tes vêtements, me dit mon petit conducteur ; on n'admet en ce lieu que l'homme de la nature.

XIV. Ensuite, me montrant trois chemins, il m'expliqua que j'étais libre de choisir, et qu'il s'offrait à me conduire par celui des trois qui me conviendrait. L'un, ajouta-t-il, conduit au blanc, l'autre au vert, et le dernier au bleu. Comme j'avais été aveugle pendant trente-six ans. Il ne m'était pas facile de juger des couleurs ; j'avouai mon embarras à mon guide, qui me proposa, pour terminer la question, d'en décider par le sort.

XV. il me remit un papillon, qu'il était allé prendre sur une plante que je ne connaissais point alors, mais dont j'ai bien entendu parler depuis. En lui rendant la liberté, remarque la route qu'il prendra, et dis-moi de te précéder dans la même.

XVI. Le papillon prit le chemin vert, je le dis à l'enfant, et nous le suivîmes.

XVII. A mesure que nous avançons, mon conducteur plaçait un signe à de certaines distances, en méditant, regarde et souviens-toi, car il faudra que tu retournes seul.

XVIII. Nous marchions depuis midi, le jour allait se terminer, et je n'apercevais encore aucune habitation. Je fis part de mes inquiétudes à l'enfant, qui les avait déjà devinées, car il ne me donna pas le temps de finir mon discours, pour me dire de m'armer de patience, ou de me déterminer à voyager seul, si je voulais me plaindre d'une épreuve à laquelle je devais me trouver fort heureux d'être soumis.

XIX, J'aperçus enfin une haute muraille. C'est dans cette enceinte qu'il s'agit de pénétrer, me dit-il. Ce que tu vois est un labyrinthe ; sept portes y conduisent ; mais une seule mène à la vie.

XX. Nous y voilà, ajouta-t-il ; je ne peux t'accompagner plus loin. Avant que d'entrer dans ce vaste bâtiment, considères-en l'enceinte ; réfléchis sur les sept portes ; tu t'égareras sans doute, mais il faut de la fermeté et de la constance. Tu te retrouveras au bout des sept degrés d'expiation.

XXI. Je m'aperçois, continua mon guide céleste, que tu juges mal dans ton intérieur des épreuves et du succès. Tu es libre de regagner ton premier état, si tu le veux. Retourne sur tes pas ; les signes que j'ai placés te ramèneront facilement dans le jardin où tu m'as trouvé ; là, comme le vieillard des vieillards, tu resteras quelques jours ; tu jouiras et te tromperas ; mais un être au-dessus de toi paraîtra le feu à la main et te chassera dans la région des douleurs.

CHAPITRE II

I. Me voilà seul. Je considère l'extérieur du vaste bâtiment dans lequel je dois pénétrer ; comme on m'avait prévenu de faire un choix réfléchi sur les sept portes qui y conduisent, je me garde bien de me présenter à la première sans avoir examiné les six autres. Je marche et regarde ; mais mon embarras ne fait que s'accroître, car les portes se ressemblent parfaitement.

II. J'aperçus un homme, placé comme une statue, et immobile comme elle ; le mouvement seul de ses yeux me disait qu'il était vivant. Dans mon incertitude, je courus à lui pour lui demander des renseignements ; mais à peine avais-je commencé de lui parler, qu'il interrompit la question en me donnant un soufflet.

III. Cet attouchement me rendit tel que je venais de le voir ; je devins statue à mon tour ; et je vis celui qui venait de me frapper s'avancer vers la porte qui était en face de moi, et s'introduire dans le labyrinthe.

IV. Trois ans se sont passés dans cette situation et à la même place : j'ai vu, pendant cet intervalle, des choses que je ne peux dévoiler qu'en partie. Des animaux de toute espèce passaient sans cesse à mes côtés ; il y avait quelquefois parmi eux de ces êtres mixtes qu'on appelle aussi des hommes ; couverts d'un frac brun, blanc, noir ou pie : ces derniers étaient ceux qui paraissaient le plus en vouloir à ma vie ; quelques-uns portaient une grande barbe ; tous avaient une corde autour du corps. L'un de ces êtres capuchonnés vint à moi, et me remit un gros volume intitulé : *Des Peines de l'Enfer* : je le reçus de ses mains, et je lus.

V. Après trois ans d'épreuve, je vois un jour, au soleil levant, venir à moi un homme fort embarrassé ; cela me rappela ce qui m'était arrivé lors du soufflet de la statue. Comme on me fit la même question, j'y répondis de même, et le charme ne fut pas différent.

VI. Ayant été remplacé par un autre, je pris la route que j'avais vu suivre à mon prédécesseur trois ans auparavant. Je me présentai à une porte qui s'ouvrit avec bruit dès que j'en fus proche. Deux gardes, l'épée à la main, s'emparèrent de moi sans mot dire. Un troisième homme me couvrit d'un manteau magnifique. Après avoir fait quelques pas, d'une manière connue de quelques personnes, on m'introduisit dans un petit pavillon où je trouvai une table bien servie.

VII. Trois espèces de mets furent offerts dans ce repas ; j'en goûtai, et mes forces furent réparées dans l'instant.

VIII. Quelques coups se font entendre, je regarde mes conducteurs pour savoir ce que veut dire ce signal ; mais tout avait disparu ; je suis seul.

CHAPITRE III

I. Je me lève ; et comme l'entrée du pavillon se trouvait fermée, je m'occupai à examiner les tableaux dont ce salon était décoré. Sur l'un, était représenté un enfant assis près d'un ruisseau de lait, et tenant une coupe à la main.

II. On voyait, dans un autre tableau, un vieillard infirme, couché sur des plumes de corbeau.

III. Le peintre avait représenté, dans un autre endroit, une chèvre allaitant un lion.

IV. Le quatrième tableau représentait une mer de feu sur laquelle flottait un flacon que quelques hommes s'efforçaient d'atteindre et d'attraper à la nage.

V. Il me vint dans l'idée que ces peintures allégoriques contenaient sans doute quelques vérités ; dans la certitude qu'elles n'avaient été placées là que pour m'instruire, je me mis à en chercher le sens. Mon œil fixa de nouveau le premier tableau ; comme il était placé dans un angle où la lumière du jour était un peu interceptée, je l'enlevai de sa place pour le placer ailleurs, et l'examiner de plus près ; mais je ne l'eus pas ôté, que je ne songeais plus à en étudier l'allégorie. Car ce tableau masquait l'entrée d'un magnifique appartement dans lequel je crus voir une jeune et belle femme étendue sur un sofa, où elle était couverte de fleurs.

VI. La passion m'égara, ou, pour mieux dire, je fus trompé par les illusions de la nature. M'élancer dans cet appartement, et tomber aux genoux de la beauté, ne fut qu'un instant pour moi. Mais, en quittant le pavillon, j'eus le malheur d'y laisser le manteau dont j'avais été couvert en entrant dans le labyrinthe.

VII. Assis près de la belle qui s'était réveillée, je sentis que j'avais un cœur; je crus voir palpiter le sien ; et je me livrai à tous les charmes de l'amour.

VIII. Après quelque temps de jouissance, j'entendis frapper à la porte de l'appartement : ma compagne ouvrit. Je reconnus les deux gardes qui m'avaient conduit dans le pavillon ; ils mirent de nouveau l'épée à la main, et me firent signe de les suivre.

IX. On me conduisit, et l'on me laissa seul dans une grande salle, où était un autel. J'en approchai. J'y vis un agneau couché sur un gros livre. Comme je me proposais de l'ouvrir, un homme vêtu de noir parut à mes côtés, et me renversa d'un coup qu'il me donna sur le front.

X. J'avais perdu tous mes sens, et ce ne fut qu'après quelques heures que je revins à moi. Je m'étais déjà relevé, lorsque ce même homme me recoucha aussi brusquement qu'auparavant ; cela fut répété trois fois. Il me demanda ensuite pourquoi je me trouvais dans ces lieux sans le manteau dont j'avais été couvert, lors de ma présentation ; ne sachant où je l'avais laissé, je ne pus répondre, Mon silence fut l'interprète de ma honte ; et l'on me condamna à voyager jusqu'à ce que je l'eusse retrouvé.

XI. Le même homme vêtu de noir me conduisit hors de la salle ; je me trouvai dans une forêt, seul, sans vêtements et sans défense.

CHAPITRE IV

I. Le Ciel se couvre de nuages épais, la foudre gronde, et l'éclair me montre, par intervalles, que je suis entouré de précipices et d'animaux féroces.

II. J'aperçois un abri sous une pierre énorme qui fermait d'un côté une voûte assez étroite ; j'y pénètre, et je me trouve aux côtés d'un tigre qui s'y était réfugié par la même raison que moi. Je n'osais fuir quand je l'aperçus, car je craignais ; mais je vis qu'il craignait presque autant que moi. Le temps s'obscurcissait de plus en plus ; la grêle, l'orage, le tonnerre, et ma frayeur, tout s'accroissait sans cesse.

III. Un loup se présente pour profiter de l'abri que je partageais avec le tigre. Ce dernier s'élançe sur le nouveau venu ; ils combattent, se déchirent et s'étouffent tous deux.

IV. L'orage s'est calmé ; le Ciel est serein ; je quitte ma grotte, et je cherche un sentier dans cette forêt.

V. Après quelque temps de marche, je me trouve dans une plaine. Je vois un sentier au bord duquel je reconnais une marque comme celles que plaçait l'enfant qui me conduisait au labyrinthe.

VI. Je suis ce sentier qui me ramène au jardin que j'avais trouvé en sortant de la mer. En entrant dans le jardin, je regarde autour de moi, et cherche l'enfant qui m'avait servi de guide. Je l'aperçois près d'une fontaine. Comme il était couché, je crus qu'il dormait ; mais je vis, dès que je fus près et lui, qu'il était mort, car le mouvement du cœur et celui de la respiration étaient interceptés. Je le pris dans mes bras, je l'agitai en différents sens ; ma bouche se colla sur la sienne pour rappeler le feu dans ses poumons. Cela étant inutile, j'essayai de le frotter avec les différentes plantes que je voyais dans le jardin ; je mis ensuite plusieurs animaux à mort dans l'espoir de trouver quelques remèdes ; mes soins, mes regrets, mes pleurs, mes vœux au Créateur, tout fut sans succès.

VII. Il ne me restait plus qu'à lui rendre les derniers devoirs. Mes mains creusèrent sa tombe, et l'y placèrent.

VIII. Après quelques larmes sincères répandues sur le tombeau, je me mis à parcourir le jardin pour y chercher un asile et des êtres semblables à moi. Quelque chemin que je prisse, je me retrouvais toujours dans l'endroit où j'avais inhumé l'enfant.

IX. Alors, je sentis qu'il était inutile de faire des efforts pour m'en éloigner ; je m'étendis sur le gazon, et je passai quelques heures dans le plus profond sommeil.

X. Ma paupière se rouvrit à la lumière du jour ; mais quelle fut ma surprise, lorsque j'aperçus une branche d'arbre placée sur le tombeau, et autour de laquelle était un serpent. Mon premier mouvement fut de m'éloigner ; réfléchissant enfin sur cette circonstance mystérieuse, je m'armai de courage, et je mis le serpent à mort, En le frappant, trois gouttes de son sang coulèrent sur la tombe ; la branche d'arbre et les restes du serpent rentrèrent dans la terre, et l'enfant que j'avais tant pleuré fut rendu à la vie.

XI. C'est pour toi, me dit-il, que j'avais perdu la vie ; tu me l'as rendue, nous sommes quittes. Sans le sacrifice de mes jours, ajouta-t-il, c'en était fait des tiens.

XII. Il s'expliqua trois fois de la même manière, et je l'entendis.

CHAPITRE V

I. J'avais consenti à tenter de nouvelles épreuves pour parvenir au labyrinthe. Nous nous mimas en marche, et prîmes la route qui conduit au blanc.

II. A une certaine distance nous trouvâmes un escalier à sept marches ; l'enfant me dit d'y monter.

III. Lorsque je fus au sommet, je vis au-dessous de moi quelques hommes qui travaillaient, et dont l'ouvrage allait bien lentement.

IV. Je descendis l'escalier d'une manière connue, et je rejoignis l'enfant. Nous marchâmes encore quelques heures. J'aperçus, à quelques pas de nous, un homme armé qui paraissait garder quelque chose de précieux, dans une cassette sur laquelle il était assis.

V. Mon petit conducteur m'apprit que je devais lui livrer bataille, le vaincre ou périr. Pour ranimer mon courage, il sortit du baume d'une boîte ; il m'en frotta les pieds, les mains, le front, etc.

VI. Après cette opération, je courus sur l'homme armé, mon bras l'eut bientôt renversé ; m'emparer de ses armes et l'en frapper, ne fut qu'un instant pour moi. Mon premier mouvement fut d'ouvrir la cassette ; je ne fus pas peu surpris d'y trouver le manteau que j'avais oublié dans le pavillon. Après m'en être couvert, je revins à mon guide, et je lui rendis de nouvelles actions de grâces.

VII. Nous marchâmes vers le labyrinthe que nous ne fûmes pas longtemps à découvrir. Près du mur, l'enfant me fit de nouveau ses adieux ; je fus encore seul.

VIII. Même embarras pour choisir, entre les sept portes, celle par laquelle je devais m'introduire, je me présente à la première qui s'offre à ma vue.

IX. Je frappe, on n'ouvre point. J'appelle, personne ne répond.

CHAPITRE VI

I. Tandis que je me disposais à frapper de nouveau, je vis venir un vénérable vieillard monté sur un chameau.

II. Ce vieillard, et sa suite qui était assez nombreuse, vinrent à moi. L'un de ses gens m'approcha, me remit une clef, et me fit signe de leur ouvrir la porte. J'obéis, tous entrèrent, et je les suivis.

III. Je refermai la porte, et je donnai la clef à celui qui me l'avait remise, Nous nous rendîmes tous dans une grande place triangulaire où étaient deux colonnes.

IV. Le vieillard descendit de son chameau. On le conduisit près de la première colonne, où il fut attaché, et mis à mort dans le même instant.

V. Ce coup me frappa, et me fit frémir : je me vis, sans le vouloir, complice d'un crime affreux. Ce qui m'épouvanta le plus, ce fut lorsque ces meurtriers se jetèrent sur moi, me saisirent, et me placèrent sur le chameau.

VI. Dès qu'on m'eut placé sur cet animal, tous les hommes sortirent de la place, et je restai seul avec le chameau. Je me hâtai de remettre pied à terre pour secourir le vieillard qu'on venait de frapper à ma vue. Je coupai les liens qui l'attachaient à la colonne. Je visitai ses blessures ; mais j'eus la douleur de voir que tous mes soins seraient sans espoir.

VII. Je remarquai qu'il avait une marque distinctive à la boutonnière de son habit : je crus devoir m'en saisir. Ce signe me fit naître l'idée de faire de plus amples perquisitions. Mes recherches ne furent point inutiles : je m'emparai de certains titres qui me prouvèrent que ce vieillard infortuné venait d'être la victime du fanatisme et de la superstition.

VIII. Tandis que je parcourais les papiers dont je venais d'être en possession, un lion furieux s'élança sur le chameau qui était à mes côtés, et en eut bientôt fait sa proie. Je crus devoir quitter la place, et sans réfléchir sur la route que j'avais à prendre, je suivis la première qui s'offrit à ma vue.

IX. Je marchai pendant sept jours et sept nuits dans une fumée très épaisse ; j'étais comme enveloppé dans un nuage. J'arrivai dans une place exactement ronde ; mais je ne pus point m'y arrêter ; il partait à chaque instant de son centre une foule d'étincelles qui me forçaient de ne pas quitter la circonférence du cercle.

X. Comme je me disposais à passer plus loin, un être, que je ne dois pas nommer, m'abordant, me dit de lui remettre mon manteau ; j'obéis. Il le porta dans le centre dont je viens de parler. Ce vêtement fut réduit en cendres ; on me les remit enfermées dans un flacon ; et l'on m'avertit d'en avoir soin.

XI. Je continuai ma route ; mais telle était la vaste étendue de ce labyrinthe, que je voyais toujours devant moi des chemins qui semblaient ne devoir plus finir. Enfin, je vis une espèce de grotte que je n'osai visiter, lorsque j'entrevis un lion vert à quelque distance de l'entrée. Quoique j'eusse bien envie de me reposer, la prudence m'engagea à passer plus loin.

XII. Un figuier se trouve sur mon chemin, je prends trois figues ; un oiseau de proie me les dispute ; je le mets à mort.

XIII. J'arrache neuf plumes à l'oiseau, je les arrange dans ma chevelure ; et je poursuis ma carrière.

CHAPITRE VII

I. Je découvre un palais dont la porte était ouverte ; je m'y présente. Nombre de valets m'approchent, et me disent qu'ils sont prêts à me donner tout ce que je pourrais désirer ; le repos ! leur dis-je assez brusquement. On m'apprit qu'il était impossible de le trouver dans le pays que je parcourais. On me tint de tels discours, que je me repentai presque d'avoir pénétré dans le labyrinthe.

II. Le maître de la maison ne tarda pas à paraître ; il m'interrogea sur mes événements. Après quelques questions nécessaires, il me conduisit dans une chambre où je vis des trésors immenses.

III. Frappé de la quantité d'or qui était dans cet appartement, j'eus la faiblesse d'en désirer une partie ; mon souhait ne fut pas achevé, que l'or, le maître, les valets, le palais, tout disparut.

IV. À cette révolution magique, il se lit un changement involontaire dans toute ma personne ; l'émotion fut générale, parce que je ne m'y attendais point. Tout mon être fut à la fois agité par l'admiration, la crainte et la frayeur et dans ces différents mouvements les plumes que j'avais arrangées dans ma chevelure tombèrent et, en touchant la terre, se changèrent en colonnes d'une masse énorme ; il y en avait neuf ; leur arrangement était tel que je me trouvais renfermé entre elles sans pouvoir en sortir.

V. Ces colonnes étaient couvertes d'inscriptions ; j'y lis des choses merveilleuses. J'apprends de grandes vérités ; et je bénis le Très-Haut de tout ce qu'il opère pour mon instruction.

VI. Une seule inscription fut inintelligible pour moi ; je la lus et relus sans la comprendre. Les efforts que je faisais alors pour en trouver le sens étaient bien inutiles, car j'avais encore d'autres mystères à connaître avant que d'être au rang des élus.

VII. Le temps que je devais rester entre ces colonnes était fixé. J'avais trop à méditer, pour murmurer contre ma captivité. L'aurore parut un jour plus brillante qu'à l'ordinaire, la chaleur de l'air fut plus forte, les colonnes ne purent soutenir l'ardeur des rayons du soleil, et comme la glace se fond dès que l'hiver finit, ma prison disparut de même, et je fus libre.

VIII. D'après la lecture des inscriptions dont je viens de parler, je savais quelle route je devais prendre. Mes pas se tournèrent vers l'Orient.

IX. Trois pas en avant, d'autres de côté, quelques-uns en arrière, voilà ma marche.

X. Je tombe, et me relève. Je continue et j'arrive.

XI. Je crois être au bout de l'univers. J'aperçois une petite voûte qui me découvre un pays brillant ; je me courbe pour regarder sous l'arc. Quand j'ai vu, je meurs d'envie de passer.

XII. Une main invisible me place un bandeau sur les yeux, je me baisse et passé sous la voûte.

XIII. Le trajet fini, le bandeau tombe. J'aperçois à mes côtés l'enfant qui m'avait servi de guide. Il était placé à ma droite. J'avais pour assistant, à ma gauche, le vieillard que j'avais vu mettre à mort quelque temps auparavant.

XIV. Silence ! me dirent les deux assistants, lorsque j'allais prendre la parole pour leur témoigner la joie que j'avais de me retrouver avec eux. Je me conformai donc à leur marche, sans mot dire.

XV. Nous arrivons dans l'enceinte où l'on est à portée de voir de plus près le chandelier à sept branches. Mes conducteurs rompent le silence pour me faire une leçon à ce sujet. Je n'avais pas encore vu la lumière d'aussi près.

XVI. Le vieillard m'enseigna la science des nombres. Nous calculâmes le nombre trois ; j'appris celui de sept, et je trouvai le nombre neuf.

XVII. On m'enseigna l'usage du compas et j'essayai de mesurer et de partager les douze figures du Zodiaque. Le monde planétaire n'eut plus rien de voilé pour moi, car le temps de la première opération était venu.

CHAPITRE VIII

I. Je suis transporté jusque dans la demeure du soleil ; nous sommes toujours trois.

II. Ce n'est plus avec des hommes que je converse : êtres tout dégagés de la matière, mes maîtres sont ceux qui forment la chaîne qui lie la créature au créateur. Dépositaires des plus grands secrets de la nature et de l'art, ces Génies me font tout voir.

III, Un de ces Génies s'unit à moi pour ne plus me quitter ; je m'abandonne entièrement à lui. Il me demande compte des cendres du manteau qui avait été brûlé quelque temps auparavant.

IV. Nous nous rendons dans le laboratoire, le seul qui existe ; là tout est prêt à toute heure.

V. On jette les cendres dans un creuset et le feu agit, et la matière n'est plus elle. Pendant que Saturne devait livrer bataille à quelques satellites, mon Génie me conduisit dans un bâtiment peu distant du laboratoire.

VI. Il s'agissait encore d'une expiation pour pouvoir parvenir au terme désiré. Je vois mettre plusieurs hommes à mort ; leur sang coulait dans un bassin, où je fus couché, et condamné à passer deux heures et demie.

VII. Je sortis du bain, mais j'étais autre que lorsque j'y étais entré. Retournons au laboratoire, me dit le Génie, voyons si tu pourras t'y introduire.

VIII. Je suis à la porte, mes efforts pour y pénétrer sont inutiles. Autre expiation à faire : nouvelle et dernière préparation.

CHAPITRE IX

I. Prenons la sphère à la main ; fouillons dans les astres, afin de pouvoir terminer le Grand-Œuvre.

II. Nous faisons de grands efforts pour ouvrir le Livre ; l'éclair se montre, la foudre éclate, le charme cesse, et le Livre est ouvert, Chef-d'œuvre de l'intelligence céleste, ce Livre ne contenait que des énigmes pour moi ; mais j'avais déjà tant vu, que mes yeux furent bientôt au fait de saisir la vérité, quoique cachée dans le labyrinthe des hiéroglyphes.

III. Je découvre les secrets, et la sagesse du plus grand des Rois. Les langues anciennes me deviennent familières, et je rougis de l'erreur où j'avais été jusqu'alors.

IV. Quelques années se passèrent dans l'étude et le silence ; mon Génie ne m'avait point quitté, il était temps de retourner à la pratique ; mais il fallait quelque chose de plus pour pouvoir rentrer dans le laboratoire sans courir le risque d'y perdre la vie.

V. Le jour se cacha, j'eus peur. Mon Génie me prit par la main ; il guida mes pas vers une grosse pierre sur laquelle était une lampe qui ne donnait qu'une faible lueur.

VI. À côté de la lampe était une coupe vide ; je pris la lampe et la coupe. Je fis quelques pas pour me rendre près d'une fontaine, où il était dit que je boirais.

VII. Je laissai la coupe près de la fontaine ; je gardai la lampe pour guider mes pas mal assurés.

VIII. Un vaste bassin se présente, il était plein d'une matière liquide ; ce n'était pas de l'eau, car elle était blanche et brillante comme l'argent. Mon Génie me jeta dans le bassin.

IX. J'y restai trois jours, en comptant comme les philosophes. La lampe fut consumée ; mais je n'avais souffert aucun mal. Au sortir de ce bain, nous prîmes le chemin du laboratoire ; le jour reparut dans tout son éclat ; je ne devais plus revoir les traces du père des ténèbres.

X. En entrant dans le laboratoire, nous vîmes avec regret que le feu s'était éteint, et que l'opération n'était qu'à peine commencée. Mars n'avait point paru ; Jupiter était encore intact ; Vénus était libre, etc., etc. On remit du charbon dans le fourneau, le creuset rougit de nouveau ; et nous nous disposâmes à terminer l'œuvre.

XI. Il fallut moi-même subir l'épreuve des épreuves. Nous passâmes dans un salon, où quelques cyclopes donnaient aux élus ce qu'on doit appeler des bains de feu, tout était prêt.

XII. Je fus mis dans cet élément liquide et destructeur ; tout mon être semblait prendre une autre forme. Il ne me resta de l'enveloppe matérielle que ce qu'il en faut pour tenir à l'homme.

XIII. Je ne suis plus le même ; je rentre dans le laboratoire ; les substances s'unissent et se séparent à ma volonté. Le rouge paraît, le vert le détruit, le blanc triomphe, le rouge revient à mon choix, et la nature n'a plus d'atelier secret.

XIV. Voilà ce que j'ai vu, ce que j'ai fait, et ce que tout homme laborieux et constant peut répéter. On trouvera, comme moi, des sentiers dans les endroits les plus sauvages.

XV Celui qui m'a conduit dans mes travaux m'a laissé le choix d'instruire mes semblables, ou de jouir tout seul du fruit de mes veilles. J'ai préféré le premier parti. Je n'ai cependant pu le faire qu'aux conditions connues ; mais ces conditions ne peuvent arrêter que l'homme peu accoutumé à la recherche des grandes choses. J'ai fait mes efforts pour me faire entendre ; il en faudra peu pour me comprendre.

Fin de l'Apocalypse Hermétique.

COMMENTAIRE SUR LA RÉVÉLATION PRÉCÉDENTE

ou

INTERPRÉTATION RAISONNÉE DE L'APOCALYPSE HERMÉTIQUE

La Société des *Philosophes Inconnus* n'est point bornée par une nation, un royaume, ou autres lieux particuliers ; elle est répandue dans tout l'univers. Un institut, qui fut dicté par la raison, qui est éclairé par la religion, et que suit la vertu, doit être connu de tous les hommes. Les protecteurs sont inutiles pour être admis dans cette secte choisie : les grandeurs ne sont rien ; l'homme n'y est qu'homme, mais il y est vraiment homme.

Les recherches dont on s'occupe sont de détruire le mensonge, et de connaître la vérité. Pour y parvenir, on fixe la nature, on voit ses œuvres, on réfléchit sur la marche uniforme du Grand Tout.

Seul l'homme est incapable de faire les sublimes efforts qui sont nécessaires pour voir : il se trompera, s'il cherche des guides dans ses semblables. Le célèbre Emmanuel de Swedenborg a donné de grands préceptes à ce sujet ; il serait inutile de les répéter et je renvoie à ses ouvrages ; mais je préviens qu'il faut savoir les lire.

Il existe une liaison entre les êtres matériels et les êtres spirituels. Pour se convaincre de cette vérité, on n'a qu'à réfléchir sur tous les êtres créés, et la chaîne qui les lie. Le règne végétal est lié au minéral, comme l'animal l'est au végétal par des corps que les naturalistes ne savaient où classer. L'homme est enfin lié à son auteur par des êtres intermédiaires que l'on a nommés différemment, selon les lieux et les temps.

On ne se dégage de la matière qu'en dépouillant le superflu de l'être. Le nombre n'est plus le même, il est alors plus parfait. Il serait hors de propos de nier cette vérité par la seule raison qu'on ne pourrait la concevoir. Tant d'adeptes ne se sont pas trompés pour avoir la satisfaction de nous conduire à l'erreur. Je vais m'expliquer plus ouvertement.

L'*Apocalypse Hermétique* offre, à celui qui en saisit le sens, toutes les vérités dont on s'occupe dans ces cercles délicieux connus sous le nom de F. M.

Ce n'est point pour flatter les profanes que je publie ce livre ; il n'est fait que pour ceux qui aiment et cherchent le vrai. Les élus sont rares ; l'*Apocalypse Hermétique* ou plutôt *Philosophique* a donc besoin de commentaire. Que le savant à la mode, que l'homme du jour n'entende rien à mon discours ! qu'il me traite de rêveur, et me confine aux petites maisons, je ris de sa sottise, et je sais l'art de me suffire à moi-même ! *Voir le mal, et faire le bien*, voilà ma devise.

Moïse nous a laissé des écrits qu'on révère à juste titre ; son Livre est le seul utile ; mais il faut savoir lire les Livres sacrés. L'homme qui voudra s'instruire, n'a qu'à comparer la bible entre elle ; il n'a qu'à méditer sur les cérémonies sacrées des peuples qui ne sont plus, comme sur celles de ceux qui existent. Ce point est difficile, il est encore plus important.

Quoique dans les ténèbres, l'homme court après la lumière ; l'envie qu'il a de la connaître, prouve qu'elle existe. L'adepte n'est point un extravagant de faire des recherches ; l'idée qu'il a du sublime, prouve que le sublime existe. Plusieurs ont trouvé le but ; ils n'ont point osé le montrer ; ou si ces hommes rares ont parlé, ils se sont servis d'un langage mystique.

Ce qui surprendra le plus dans l'*Apocalypse Hermétique*, c'est que celui qui l'entendra, y trouvera les sept degrés d'expiation connus dans la F.:M.:, et même parmi tous les chrétiens. Il y verra la vérité de quelques passages qui sont épars dans les Livres saints du grand Salomon.

L'intelligence de l'*Apocalypse* précédente lui démontrera des vérités que l'auteur d'un livre, *Des Erreurs et de la Vérité*, n'a fait que soupçonner.

On trouve dans l'*Apocalypse Hermétique*, une relation exacte de la réception, et conduite des Philosophes Inconnus et tous les secrets des F.:M.: y sont dévoilés. La transmutation des métaux et la médecine universelle y sont montrés dans tout leur jour. Enfin c'est vraiment le manuel d'un adepte.

Pour hâter les travaux de ceux qui cherchent la vérité, je crois ici pouvoir joindre une explication abrégée des premières connaissances nécessaires à l'intelligence des grandes opérations. Je ne trahis aucune société, et je prie tout lecteur de ne point abuser de la complaisance de ceux qui se sont expliqués sur les mystères.

Paracelse, Van-Helmont, Libavius, Levinius, Cardan, Porta, Scaliger, Wecker, Mizalde, Gesner, Garzias, Acosté, Monarden, etc., etc., ont écrit comme *Basile Valentin*, le *Cosmopolite*, et d'autres ; mais plusieurs n'entendent point ces ouvrages, et les trouvent aussi obscurs que le système de Saint-Martin.

Cela vient de ce qu'on n'a aucune connaissance préliminaire, lorsqu'on cherche à finir le Grand-Œuvre. Les auteurs ne s'étant expliqués que par paraboles, comment les entendre si on n'est de tout point initié ?

Les planètes ne sont pas seulement, pour les adeptes, les globes qui tournent autour du grand astre. *Mars* donne quelquefois son nom au fer, d'autres fois au soufre.

Le mot d'*Azoc* ou d'*Azoth* est le nom de *Mercur*e, qui s'appelle aussi *lait virginal*.

Il ne faut pas confondre les métaux du vulgaire avec ceux des philosophes : les uns sorti morts, les autres vifs.

On distingue dans l'art, le mâle et la femelle ; ce sont deux principes, l'un est le soufre, et l'autre le mercure : on les conjoint pour qu'ils forment un germe.

La correspondance des métaux entre eux est une connaissance que doit avoir celui qui s'applique à l'étude de Rose + Croix. Pour entendre cette correspondance, il faut considérer la position des planètes, et faire attention que *Saturne* est le plus haut de tous, auquel succède *Jupiter*, puis *Mars*, le *Soleil*, *Vénus*, *Mercure*, et enfin la *Lune*. Les vertus des planètes ne montent point, mais elles descendent ; les élus savent que *Mars* se change en *Vénus*, et non pas *Vénus* en *Mars*. On voit clairement, en réfléchissant sur cette correspondance, que la nature tient son laboratoire ouvert et qu'elle ne cherche rien à cacher à l'œil philosophe.

Pour parvenir à l'exécution de l'œuvre, il faut suivre la même route que le Grand Architecte employa à la création des mondes : c'est l'art de débrouiller le chaos.

Ce sont la *Composition*, l'*Altération*, la *Mixtion* et l'*Union* qui, faites dans les règles de l'art donnent le fils légitime du soleil et produisent le phénix sans cesse renaissant de ses cendres.

La putréfaction découvre de grandes choses ; sans elle, point d'opérations.

Le feu philosophique est le feu dont se sert la nature : il y en a de trois espèces qui sont le naturel ou le masculin, l'inaturel ou le féminin, enfin le feu contre nature qui corrompt le composé et délie ce que la nature avait lié.

On trouve à toute heure et en tout lieu la matière qui sert à l'œuvre ; on la cherche pourtant spécialement dans la nature métallique.

La terre vierge n'est pas si rare qu'on pense ; c'est une erreur de la chercher dans la profondeur de la terre. Toutes les qualités de terre en donnent de la vierge, lorsqu'on leur a fait subir les opérations convenables.

Les deux *Dragons* qui se font sans cesse la guerre, sont l'eau et le feu. Il s'agit de les mettre en action l'un et l'autre ; un autre élément s'y joint, et la magnésie complète le mélange.

On passe par douze portes pour trouver la pierre Philosophale :

1. La Calcination.
2. La Dissolution secrète
3. La Séparation des éléments
4. La Conjonction matrimoniale.
5. La Putréfaction.
6. La Coagulation

7. L'Incinération
8. La Sublimation
9. La Fermentation
10. L'Exaltation
11. La Multiplication
12. La Projection

Ces douze entrées sont dépeintes dans l'*Apocalypse Hermétique*, et dans les Livres sacrés. On n'a qu'à lire avec attention, on verra clairement à l'aide de ce Commentaire que l'homme peut faire de grandes choses.

Lorsqu'il est question de clef, on entend une menstrues.

Dans l'œuvre, il y a le *Septentrion*, le *Midi*, le *Levant* et le *Couchant*. Le *Levant* c'est le blanc ; le *Midi*, c'est le rouge, et le *Couchant* est le commencement du noir.

Si ce que je viens de dire ne satisfait pas tous les lecteurs, j'en suis fâché ; je n'ai plus qu'un avis à donner dans ce Commentaire ; mais qu'on y fasse attention, cet avis est bien utile. Toute la combinaison philosophique se réduit à faire d'un deux, et de deux un, rien de plus ; c'est là le nombre mystérieux de trois qui cache celui de sept et qui ne saurait passer celui de neuf.

Il me semble entendre quelques lecteurs, peu faits pour les Hautes Sciences, s'écrier, en lisant ce Commentaire, que l'explication n'est pas plus claire que l'*Apocalypse*. Celui qui se croira en droit de me faire des reproches, peut renoncer à la lecture de ce livre, comme à l'espoir de pratiquer la Philosophie Occulte. Je suis sûr de m'être rendu intelligible à ceux qui, avant moi, ont parlé des secrets de la nature. Avant que de chercher à être initié, il faut avoir lu les ouvrages d'Hermès, il faut connaître le *Passage de la Mer Rouge*. On doit avoir étudié le *Sentier Initiatique* de Paracelse, le *Vade-mecum* de Raymond Lulle, les *Observations* de Trévisan, et la *Physique restituée*.

Comme la lecture de ces ouvrages est très difficile, j'ai cru devoir joindre à mon *Apocalypse* une clef pour l'intelligence des écrivains philosophes : je vais expliquer par des mots usités, le langage des adeptes ; ainsi leurs termes mystiques et leurs hiéroglyphes ne rendront plus rebutants ni obscurs des ouvrages qui sont le dépôt des connaissances de l'homme.

J'avertis encore qu'il faut, pour bien entendre l'*Apocalypse Hermétique*, connaître les ouvrages de Moïse, de Salomon, etc. Les Livres saints contiennent tous les préceptes de religion, ceux de morale, et ceux de philosophie ; mais il ne faut pas s'en tenir à la lettre.

PRÉFACE

L'usage de joindre une préface à un livre est de la plus haute antiquité : c'est dans ces requêtes rogatoires, plus ou moins longues, que les auteurs demandent l'indulgence du public. On voit que je ne me conforme pas entièrement à cet usage; je fais une préface, il est vrai, mais je la mets à la fin de mon ouvrage, Ce n'est point pour prier le lecteur de me lire jusqu'au bout, que je lui adresse cette supplique ; ce n'est que pour lui demander son opinion sur la matière que je viens de traiter ; c'est pour le prévenir que, s'il ne m'a pas compris, il ne doit point pour cela me juger défavorablement ; qu'il me lise de nouveau ; qu'il se familiarise avec les sublimes préceptes de la Philosophie Occulte ; j'ose l'assurer qu'il jouira dans un temps du fruit de ses peines et de ses travaux.

Je dois prévenir les amateurs du Merveilleux, que les sciences dont je traite exigent de grands sacrifices de la part de ceux qui les cultivent : l'appât de la gloire et de la fortune n'entrent pour rien dans les recherches du vrai philosophe. Le vulgaire ne croit la Pierre Philosophale impossible à trouver, que parce que les adeptes n'en ont jamais fait un objet de commerce. Les fripons qui abusent le peuple, en lui promettant des secrets, ne sont point initiés dans les mystères d'Hermès. Tous les arts ont eu leurs imposteurs, mais leurs pièges n'ont séduit que l'ignorance. Ne doit-on pas penser que celui qui possède le secret de faire de l'or, n'a aucunement besoin de le vendre ?

Dans la recherche des vérités et des merveilles de la nature, le philosophe doit porter une âme pure, exempte de désirs criminels. On ne doit pas espérer de communiquer avec d'autres êtres que les hommes, si on ne se dégage pas d'une partie de son enveloppe matérielle. L'ignorance n'est autre chose que la punition de nos crimes ; on n'apprendra donc rien pendant qu'on s'adonnera aux vices.

Flottant sans cesse entre deux principes toujours agissant sur le globe, l'homme est, il est vrai, bien embarrassé pour se déterminer en faveur du bon. Celui qui naît dans l'erreur, ne connaîtra pas la vérité sans peine. Celui dont on trompe l'enfance, ne saurait être bien instruit dans un âge avancé.

Les ténèbres dont la Providence nous entoura, doivent servir à nous rendre la vérité plus chère, dès que nous l'avons trouvée. Mais cela nous dicte ce que nous avons à faire, lorsque nous sommes parvenus à être initiés dans les mystères de la Nature.

Jamais philosophe n'osa publier ouvertement ses travaux ni ses succès, jamais Adeptes ne s'entretiendra avec tous les hommes. La connaissance des hauts mystères troublerait l'ordre de la société, si elle était publique. Le commun des hommes abuserait des bontés du ciel ; et, comme le premier des hommes, on ne tarderait pas à être puni d'avoir voulu manger du fruit

défendu : la science du bien et du mal est le partage de celui qui ne doit point en abuser. [Ces propositions sont claires et vraies, mais elles ne sont point à portée de tous les lecteurs. Je me suis expliqué dans mon Apocalypse sur la naissance de l'homme, sur sa demeure dans le paradis terrestre, sur sa chute, et ses misères actuelles ; le vrai philosophe y verra quels sont les moyens que nous laissa la Divinité pour rentrer dans notre premier état]....

Levez les yeux au ciel, et voyez.

Quoi qu'on ne puisse rédiger la théorie et la pratique de nos mystères, au point de les rendre faciles à chacun, il nous est permis de publier les moyens de se faire initié dans la classe des Élus. Ces moyens sont une disposition sincère de fuir le mal, et de découvrir la vérité : croit-on qu'il soit facile de saisir ce point de vue ? Sans cesse entouré de pièges et de tentations, l'homme ne voit pas le bien où il est ; le but où il court n'est qu'une colonne de fumée qu'espère-t-il gagner en la serrant dans ses bras ? Science de nos jours, philosophie à la mode, tu n'es qu'une suite d'erreurs, c'est par toi que l'homme doit se rappeler qu'il n'est qu'un homme !

La volupté, la mollesse, les plaisirs de l'amour sont les barrières placées entre le vrai et le faux. Pour parvenir, il faut partir du bon principe. Les astrologues et les géographes se servent de points, de lignes et de chiffres pour faire leurs démonstrations ; je ferai de même. Soit donné un point connu pour arriver à trois ; tirons une ligne de ce point, et prolongeons la ligne jusqu'à l'arrivée du but désiré ; si la ligne est absolument droite, nous trouverons trois ; si, au contraire, elle est oblique, nous formerons quatre, nombre qui nous donnera toujours la somme de douze : le cercle doit son origine aux erreurs de ce genre, on tourne autour de soi sans pouvoir s'élever. Ce calcul est un des premiers travaux des Frères de la Rose + Croix. Cette opération les conduit à tirer les connaissances les plus sublimes de la théorie des nombres.

Quelques lecteurs seront encore arrêtés dans les propositions que je viens de démontrer ; elles sont cependant bien claires et bien intelligibles. Mais je reviens à la nécessité où sont les adeptes de s'élever au-dessus des passions et des erreurs du vulgaire.

Tous les livres des philosophes, ceux des législateurs, commencent par prouver la nécessité de se dépouiller du vieil Adam pour mériter les privilèges promis au nouveau. Ces préliminaires indispensables ont un but réel ; il n'y a tant d'ignorants que parce qu'on les a méprisés. L'homme, dépouillé de l'homme, voit les choses bien différemment ; alors la nature se montre sous un autre aspect ; il la suit dans ses merveilles ; elle le conduit dans son laboratoire ; et la végétation, la minéralisation ne sont plus des énigmes.

On voudrait tout savoir sans faire aucun sacrifice : on ne saurait tenir au ciel et à la terre en même temps. Je prie cependant le lecteur de ne point

outrer cette proposition, car, prise à la lettre, elle produirait un enthousiaste, un fol, un sauvage, et non pas un philosophe.

Les excès en tout genre sont dangereux. Portons, pour nous en convaincre, les regards dans ces sociétés connues sous le nom de F.:M.:. La plupart de ceux qui s'y font introduire, n'ont en vue que quelques plaisirs qu'ils s'y promettent ; d'autres espèrent y apprendre des secrets ; quelques-uns n'y attendent que les plaisirs de la table.

Trompés dans leur espoir, c'est à des sots qu'on doit l'invention des plates sottises qu'on débite sur les F.:M.:. Les uns disent qu'ils s'entretiennent avec le diable ; d'autres soutiennent qu'il n'y a point de secret, et que cet Institut n'est qu'un moyen pour mettre les hommes curieux à contribution. J'ai même connu des Frères qui se plaignaient d'avoir été dupes, et de n'avoir rien appris dans ces sociétés.

Ceux qui se plaignent à cet égard, sont vraiment nés pour les ténèbres. Lorsque le Temple s'ouvre à un profane, on ne lui parle point, il est vrai, des secrets, mais on lui montre des hiéroglyphes qu'il ne tient qu'à lui d'étudier. Celui qui a regardé ces allégories comme ne pouvant avoir aucun sens, peut et doit cesser de paraître en Loge.

Les allégories d'usage dans la F.:M.: peuvent non seulement dégoûter quelques personnes peu faites pour le sublime ; elles sont encore la cause de quelques erreurs plus préjudiciables à celui qui les embrasse. Un enthousiaste qui contemple les hiéroglyphes, les interprète suivant son genre d'enthousiasme ; s'il cherche la médecine universelle, il en voit la clef dans tout ce qui s'offre à ses yeux ; s'il veut connaître la transmutation des métaux, il la voit écrite autour de lui ; s'il croit pouvoir converser avec les anges, il s'imagine se trouver au ciel, quand il aura, monté l'échelle de Jacob. Enfin chacun monte son cheval d'opinion, on prend sa raison sous le bras, et l'on court la poste dans des terres inconnues.

Ce n'est point ainsi qu'on cherche la vérité. Le philosophe ne se décide à suivre une route que lorsqu'il soupçonne où elle doit le conduire : il faut méditer longtemps avant que de se décider. La vérité existe, elle est une ; trois la démontrent ; sept y conduisent ; elle est le produit de neuf... Autre source d'embarras pour le vulgaire.

Lecteur, qui que tu sois, ne t'abandonne à l'étude des Sciences Occultes que pour avoir la satisfaction de connaître le vrai principe. Aies toujours devant les yeux les misères de l'homme, ses vertus, ses vices et son espoir. Je n'ai point écrit pour t'égarer. Si tu ne vois qu'une simple fable dans ce livre, abandonnes-en la lecture, il n'est pas fait pour toi. Si tu en découvres le sens, la vérité sera ta récompense ; mais n'en fais jamais mauvais usage ; n'écoute ni l'intérêt ni l'ambition : le vrai philosophe n'en a pas besoin.